

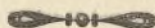
LES

MODES PARISIENNES.



Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — LA JEUNESSE DE MIRABEAU, par madame LOUISE COLET (4^e partie). — LA MINE D'IVOIRE, extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer (4^e partie). — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Qui nous eût dit qu'à la réception de l'évêque d'Orléans à l'Académie française nous trouverions une réunion de jeunes et jolies femmes et une foule d'élégantes toilettes dignes d'être décrites dans les *Modes parisiennes*? Nous l'avouons, nous nous attendions à une assemblée de douairières et de dames de bienfaisance toutes de noir vêtues, et nous avons été agréablement surprise en rencontrant sous la coupole au dôme de vitrages les tailles les plus sveltes, les visages les plus frais, les physionomies les plus distinguées du grand monde parisien; on se serait cru aux beaux jours des réceptions de MM. Victor Hugo, Alfred de Vigny et Alfred de Musset, quand les femmes les plus à la mode se pressaient dans cette enceinte pour applaudir leurs poètes bien-aimés; et cette fois-ci pourtant il s'agissait d'entendre un personnage grave, un évêque, dont il était à craindre que le discours ne ressemblât à un sermon. Disons tout d'abord qu'il n'en a rien été, et que la parole de M. l'abbé Dupanloup mériterait par son atticisme et sa grâce d'être entendue par de belles et spirituelles Parisiennes. Nous n'en saurions dire autant du langage de M. de Salvandy, rogue, tourmenté et accompagné de mouvements de tête qui ont l'air d'une sommation au public pour attirer des applaudissements rebelles.

Mais laissons les orateurs, et parlons de l'aspect de la salle. Les cinq Académies étaient réunies aux bancs des immortels. Comme toujours, les uniformes étaient rares. Seuls MM. Patin et Alfred de Vigny avaient revêtu l'habit à palmes vertes. Les décorations aussi étaient absentes; MM. Thiers, Molé, de Rémusat, etc., etc., toutes les célébrités politiques du règne de Louis-Philippe n'en portaient aucune. Il n'y avait que le beau

M. de Nieuwerkerke dont le cou était entouré, en guise de cravate, du grand cordon de la Légion d'honneur.

Après M. de Nieuwerkerke, les deux hommes les plus regardés ont été le récipiendaire et le nonce du pape. L'abbé Dupanloup portait une soutane en soie noire et un camail en soie violette, sur laquelle flottait à une grosse chaîne d'or la croix pastorale; la figure fine et colorée du prélat se détachait de son rabat; à son doigt brillait l'anneau épiscopal. Le nonce du pape est encore un jeune homme, petit de taille, légèrement replet, au visage distingué et perspicace, au teint bilieux; son œil est très-expressif; les diamants et les émeraudes de sa croix de *monsignor* et de ses ordres attiraient tous les regards; son étoile du Saint-Esprit, en brillants et en petites émeraudes, était éblouissante; son anneau sacerdotal était formé par une magnifique émeraude entourée de diamants; son chapeau tricorne était ceint d'une soie verte sur laquelle s'étendait un réseau de fils d'or.

Mais hâtons-nous de parler des toilettes des dames, qui intéressent plus spécialement nos lectrices: madame de Montebello, dame d'honneur de l'Impératrice, portait une robe de moire antique violette à raies de reps noir; le corsage, à basques, était tout garni de guipures noires et fermé par-devant, en guise de boutons, par de petits sequins d'or. Le mantelet était en velours noir brodé en soie violette et garni d'une haute dentelle noire. Le col et les manches de dessous étaient en point de Bruxelles. Le chapeau, en blonde blanche et en bandes de taffetas paille, était garni sur la passe et en dessous de grappes de raisin noir au reflet violet. Les gants étaient paille, et autour du poignet se jouait un bracelet d'or fermé par une belle améthyste. La jeune et jolie madame Valazé (femme du commandant Valazé, petit-fils du célèbre girondin, qui combat en ce moment glorieusement en Crimée) avait une toilette d'une extrême distinction: elle portait une robe en moire antique couleur feuille morte; le corsage était fermé, à pointe et sans basques; les manches étaient garnies d'un volant du même. Le col et les manches de dessous étaient en riches broderies suisse et valen-ciennes. Un mantelet-écharpe en velours noir brodé, garni d'une haute guipure, retombait sur la taille. Le chapeau, en velours noir, était orné par-dessus de treillis de jais, une haute dentelle noire formait le ba volet, une plus petite entourait la passe; le dessous de

ce chapeau était délicieux : il se composait de mauves roses et de mauves violettes, au milieu desquelles scintillaient des grappes en jais. Ce chapeau avait été fait par madame de Golbert. Deux beaux bracelets : l'un fermé par un camée, et l'autre par une miniature, et une broche artistique complétait cette toilette. Madame Louise Colet, qui est, pour ainsi dire, chez elle à l'Académie à force d'y avoir été couronnée, portait une robe en moire noire avec un pardessus de velours bordé de moire et de guipure; son chapeau était en velours épinglé bleu et blonde blanche, le dessous de tête était en primevères roses à cœurs de velours noir, s'harmoniant à merveille avec des cheveux blonds. La femme de l'ambassadeur de Prusse avait une robe en damas vert et noir; le corsage était orné de dentelle noire. De ses épaules glissait un beau châle en cachemire indien fond noir à hautes palmes jaunes et or. Le chapeau était en velours épinglé blanc et en blonde, orné dans le tour de tête de fleurs en velours rose. Madame Thiers portait une robe en moire antique bleu Louise à larges raies de reps noir, un mantelet de velours noir et un chapeau tout blanc en blonde avec des marguerites blanches en dessous. Sa sœur avait une robe de taffetas gris perle; la jupe était ornée de *quilles*, comme la robe grise de notre dernière gravure. Un joli chapeau en velours épinglé rose et blonde blanche s'harmoniait avec cette robe, sur laquelle flottait un mantelet de velours noir et guipure.

Nous n'en finirions pas si nous voulions décrire toutes les toilettes qui disputaient d'élégance sous la coupole de l'Institut. Madame Minette avait fourni là un brillant contingent de robes, de chapeaux et de mantelets; et Violart ses plus riches dentelles, employées en col, en manches, en garniture. Les voilettes les plus aériennes et les plus diaphanes, qui se sont abaissées à l'issue de la séance sur plus d'un joli visage pour le préserver de la brume du dehors, venaient aussi de la maison Violart, où nous avons admiré ces jours-ci de magnifiques robes en point de Bruxelles et en point d'Angleterre destinées à des corbeilles de mariage.

Humann était représenté à cette brillante réunion par ses pantalons, ses gilets et ses habits les plus nouveaux. Nous saisissons l'occasion pour dire un mot des modes nouvelles pour homme. L'*impériale peluche*, la *soie ouateline*, l'*armure brodée*, la *peluche jaspée*, le *velours à dessins cachemire*, sont cette année les étoffes les plus recherchées pour gilet de ville et d'après-midi. Le soir c'est toujours le gilet en piquet blanc avec boutons du même; les pantalons se font en drap de velours marron, gris de fer et bronze doré. On ne porte plus ni talma, ni manteau, mais des pardessus en drap édreon bronze ou marron. Ce drap nouveau est épais, soyeux et léger; on double ces pardessus en soie noire, le col et les parements sont en velours. Pour l'habillement de soirée, c'est toujours l'habit noir ou bronze avec boutons de même nuance, ou l'habit bleu avec boutons en métal; les manches

sont toujours sans parements; les pantalons sont en satin zéphir noir sans sous-pieds; puis souliers noirs vernis avec des bas de soie; chemise dite à la jardinière; cravate blanche, gilet blanc avec boutons du même. Les chapeaux pour soirée se plient et forment claque. Disons en passant que les manteaux de caoutchouc sont proscrits par la fashion, même en voyage, et abandonnés aux cochers et aux commis de magasin, ainsi que les foulards, qui ont cédé la place ou plutôt la *pochette* aux beaux mouchoirs en fine toile de Hollande à l'angle desquels sont brodés en blanc les armes ou les chiffres.

CLÉOPHÉE.

Détails du Dessin.

Première toilette. — Robe de velours bleu Louise : le corsage est garni de frange en chenille bleue; col et manches de dessous en point d'Angleterre. — Chapeau en velours blanc épinglé et blonde; le dessous de tête est orné de fleurs bleues. — Manchon en hermine. — Gants en chevreau paille; brodequin en satin noir.

Seconde toilette. — Robe en moire antique noire : la jupe est garnie tout au tour en hauteur de bandes de velours noir; des bandes pareilles garnissent les manches, les basques, et passent en bretelles sur le corsage, fermé avec de petits boutons en passementerie noire. — Chapeau en velours épinglé rose et blonde blanche orné de plumes blanches et roses; col et manches de dessous en point de Bruxelles. — Manchon en martre zibeline. — Gants en chevreau; brodequin en satin noir piqué.

LA JEUNESSE DE MIRABEAU.

(SUITE.)

XVIII.

— Et moi qui t'accusais, mon cher André, qui doutais de ton affection ! s'écria Mirabeau quand ils furent seuls. Non-seulement tu ne m'oublies pas, mais tu t'exposes, pour venir à moi, aux dangers de la mer sur une frêle embarcation, tu braves la colère du grand commandeur de Malte et celle, plus redoutable encore, de notre père. — Bah ! dit André, je voudrais l'attirer un peu sur moi pour t'en alléger le poids; mais il me traite en cadet de famille, je n'ai jamais eu qu'une faible part dans sa disgrâce, et pourtant Dieu m'est témoin que j'ai mérité plus que toi ses sévères réprimandes. — Il t'aime, dit tristement Mirabeau, et moi, il m'a pris en haine, et ce sentiment a gagné toute ma famille; tous m'abandonnent depuis quelques mois ! toi seul m'es resté ! — Ne doute pas de notre

sœur, ne doute pas de notre oncle, reprit André, ils ont un cœur que nul contact ne peut endurcir.

— Et ma femme? dit le prisonnier. — Ta femme? c'est différent; elle aime les plaisirs, elle est frivole, d'un esprit borné, elle ne te comprend point, et doit se consoler naturellement de ta prison, qui lui donne une entière liberté. N'as-tu pas assez de philosophie pour te faire à son abandon? — Oui, si elle ne m'enlevait pas mon fils; mais cet enfant, le seul être que je pouvais aimer, qui m'aurait aimé, on le dérobe à mon affection, on le sépare de moi, on veut qu'il ne me connaisse point.

— Le malheur t'amollit, répliqua vivement André en souriant. Pourquoi te lamenter ainsi? ton fils est encore au maillot, et quand il sera temps qu'il te connaisse et que tu le diriges, oh! j'en suis sûr, tu auras fait parler de toi autrement que par tes malheurs.

— Eh! que peut la plus grande énergie morale contre le poids de l'oppression, contre un esclavage matériel qui paralyse à la fois la pensée et l'action? Tu le vois bien, mon ami, tout ce qu'il y avait de puissant dans ma nature est perdu! Le lion s'est fait chien couchant. Je ne suis plus que timidité et tristesse. Le blâme acharné, l'inimitié inflexible qui me poursuivent me font douter de cette force d'intelligence que je croyais sentir en moi.

— Et que le malheur engourdit mais ne saurait détruire! ajouta son frère. Sois-en sûr, la liberté te rendra toute ton énergie. Chez les Mirabeau, l'abattement est de courte durée; mais *agir*, tel doit être notre mot d'ordre. Aussi, au lieu de rester à Malte et de m'affliger stérilement sur ton sort, je suis venu vers toi pour te proposer un grand parti.

— Lequel? s'écria Mirabeau.

— Celui de t'échapper de cette citadelle, de fuir à Malte avec moi et de te mettre au service de l'ordre! J'en conviens, ce n'est pas là une position brillante pour un gentilhomme, pour un aîné de famille, mais mieux vaut encore servir obscurément comme volontaire que languir dans une prison!

— Sans doute, dit Mirabeau d'un air sombre; mais cela ne se peut point. — Et qui pourra l'empêcher si tu le veux? — Mes devoirs, ma conscience, mon honneur, répondit le prisonnier. — Te voilà l'esclave de pompeuses chimères, reprit son jeune frère d'un ton demi-railleur. Quoi! tous les charmes d'une vie libre et aventureuse ne sont rien pour toi, et ne peuvent l'emporter sur les prérogatives d'un monde qui te refuse ta place?

— Plus tard, dit gravement Mirabeau, si le malheur s'appesantit sur moi, s'il me brise tout à fait, je renoncerai, en désespérant qu'elle me soit rendue, à cette place qui m'appartient, où mes devoirs m'appellent comme fils aîné, comme époux, comme père, comme gentilhomme, à laquelle ma conscience me dit que j'ai des droits, et que mon honneur m'empêche d'abandonner. Fuir à présent, ce serait me reconnaître

coupable, justifier les persécutions de mon père, que quelques erreurs de jeunesse et des dettes (qu'en étant libre j'aurais pu éteindre) m'ont seules suscitées. Un jour, je te le répète, j'en viendrai peut-être à cette faiblesse, à cette nécessité; si l'esclavage se prolonge, si je n'y vois pas de terme, je fuirai. Aujourd'hui, je veux encore espérer, je veux reconquérir ma liberté, et non l'escamoter!

— Bravo! s'écria André. Je reconnais ton caractère; te voilà redevenu toi-même, l'abattement a fait place à la résignation, mais à la résignation qui espère, à la résignation vivante, agissante. Je veux te seconder dans cette voie, te servir si je puis; et puisque mon projet d'enlèvement ne te sourit pas, tourner mes efforts d'un autre côté. Ce qui m'importe, c'est le résultat, c'est que tu sortes de ce donjon!

— Quelle est ta pensée? dit le prisonnier.

— Ma pensée, c'est de forcer mon père, par l'intercession du commandant de cette citadelle, à te rendre la liberté.

— Le commandant Dallègre est touché de mon sort, il m'aime, mais que pourra-t-il? — Plus que tu ne penses, reprit André. Il s'adressera à l'orgueil de notre père, il lui représentera qu'un Mirabeau ne peut rester confondu avec les malfaiteurs auxquels cette île sert de prison; il tâchera de toucher le philanthrope, s'il ne peut toucher le père, et peut-être réussira-t-il. — Comment as-tu conçu cet espoir? — J'ai vu le commandant, il m'a parlé de toi en ami, et non en persécuteur, il m'a offert de m'amener à toi, mais ses ordres l'obligeaient à être présent à notre entrevue. J'ai voulu en avoir une plus intime; je songeais alors à te faire évader; c'était plus prompt qu'une négociation. Ce dernier parti est peut-être plus sage; mais il faut se hâter. Tu ne peux vivre ici plus longtemps; j'en étouffe par toi, mon pauvre ami! Dans quelques heures je reverrai le commandant, je l'attendrirai, je lui dicterai une lettre pour notre père, et ce sera bien le diable si ton cadet ne trouve pas une étincelle de ton éloquence à laquelle l'*ami des hommes* soit accessible.

Mirabeau embrassa son frère avec effusion.

— C'est pour toi que je crains maintenant la colère de notre père; s'il apprend la visite que tu m'as faite, les consolations que tu m'as données, il ne te pardonnera pas. — Mais alors, par contre-poids, il deviendra indulgent pour toi, et je m'en console, dit gaïement le jeune chevalier; chacun son tour! La crainte que je recommence de pareilles escapades pour venir te voir te tirera du château d'If, c'est tout mon désir; pour moi, je me livre au hasard!

Mirabeau, ranimé par la franche et active amitié de son frère, cessa de s'appesantir sur ses malheurs, et comme se dégageant des entraves de sa situation, il se mit à parler éloquemment de toutes les pensées hardies, de toutes les théories généreuses qui avaient été l'objet de ses méditations solitaires. Dès lors, du voile qui couvrait encore cette âme puissante jaillis-

saient parfois quelques éclairs qui en laissaient voir les abîmes et les grandeurs, et qui causaient à ceux qui l'approchaient une sorte d'éblouissement dont la fascination était assurée. Dans ses sentiments, dans l'amitié comme dans l'amour, son génie servait à son cœur; son éloquence le rendait irrésistible! Ce qu'il y avait de beau et de grand dans sa parole faisait croire à la noblesse de son âme; il séduisait en entraînant. Il était sûr de convaincre ses ennemis les plus acharnés lorsqu'ils consentaient à l'entendre. Et son père lui-même subit plus tard le prestige de cette puissance sans égale. Quant à son jeune frère, il était à la fois attendri et dominé par cette nature persuasive, qui attirait en se jouant la sympathie et l'admiration. Doué lui-même d'un esprit vaste, plein de verve et de feu, il embrassait ardemment ce monde d'idées nouvelles écloses sous la parole de Mirabeau, et sa vive imagination y trouvait un charme inconnu qui le captivait. Ils devisèrent ainsi longtemps durant les heures de la nuit, dans cette citadelle battue par la mer, et personne en France ne se serait alors douté que de l'une de ces deux jeunes têtes sortirait, pour le monde, l'enfantement d'une ère nouvelle. André écoutait encore cette parole passionnée, et qui devait un jour remuer tout un peuple, lorsqu'une teinte blanche se dessinant à l'horizon de la mer avertit les deux frères qu'ils devaient se séparer.

Bientôt les pas légers de Mourette se firent entendre dans le corridor. Elle ouvrit doucement la porte du prisonnier, et dit au jeune chevalier de Malte : — Eh bien! l'avez-vous déterminé à vous suivre? Va-t-il partir avec vous? — Non, répondit André, il vous reste, il tient à cette citadelle, il ne veut pas renoncer aux soins dont vous l'entourez! — Oh! tant mieux! s'écria involontairement la pauvre femme, car s'il était parti tout serait devenu triste ici; c'est l'âme de la maison.

— Vous voulez donc, ma chère enfant, dit Mirabeau en souriant et en lui prenant la main, que je passe ma vie en prison? Mourette parut réfléchir, puis levant la tête, elle dit péniblement : — Vous avez raison; j'étais une folle de penser que cela se pourrait; mais du moins, si vous nous quittez, que ce ne soit point en prenant la fuite comme un criminel. Il faut que vous sortiez d'ici en plein jour, félicité, fête, entouré de nos regrets et de nos bénédictions. — C'est là ce que je veux, c'est là ce que j'attends, répondit Mirabeau. — Et c'est ce qui sera, ajouta vivement son frère; je vais y travailler, et je ne m'en retournerai à Malte que lorsque j'aurai mis ton affaire en bon chemin. — Allons, embrassez-vous! dit Mourette; il est temps de vous séparer, le jour vient, et si l'on nous surprenait ici, je serais perdue. — Je te suis, répliqua le chevalier; cache-moi dans quelque recoin jusqu'à ce que l'heure où je pourrai parler au commandant soit venue.

Les deux frères se serrèrent la main, mais sans se

dire adieu; ils se promirent de se revoir en présence du commandant Dallègre.

XIX.

La citadelle s'était éveillée, les prisonniers étaient à leurs travaux, les soldats et les gardiens à leurs postes, lorsque le jeune chevalier de Mirabeau fut introduit auprès du commandant. C'était un ancien militaire, à la fois plein de bonté et de bravoure; il aimait les hommes, parce qu'il les jugeait sincères et courageux comme lui-même. Ayant passé sa jeunesse au milieu des périls sur mer et sur terre, il avait connu toutes les privations matérielles auxquelles expose la guerre, mais il n'avait pas souffert du contact de la société; les trahisons, les mécomptes, les mille persécutions d'un monde corrompu étaient inconnus à cette franche nature; il n'avait jamais fait de mal à personne, et il était encore à douter qu'on pût lui en faire. Cette sérénité d'une vie sans trouble le rendait naturellement indulgent, et le faisait adorer des prisonniers, qu'il savait soumettre par la douceur à une sévère discipline.

Mirabeau lui avait inspiré une affection presque paternelle. Ce grand esprit, qui dominait même ceux qui n'en comprenaient pas la portée, l'avait charmé; il trouvait dans cet homme une sorte de distraction active qui animait sa retraite, et depuis plusieurs mois qu'ils vivaient ensemble, sous le même toit, il lui semblait qu'il avait retrouvé quelques-unes des impressions de sa jeunesse.

Il reçut le frère de Mirabeau avec une bienveillance empressée; mais lorsque celui-ci lui eut fait part de son espérance de mettre un terme à la longue captivité de son frère, et qu'il l'eut supplié de l'aider de son intervention, le visage du vieux militaire se couvrit de l'expression de tristesse qui avait passé sur celui de la jeune cantinière.

— Ainsi vous voulez nous l'enlever? dit le commandant attendri; vous ne savez donc pas que je l'aime comme mon enfant, que je me suis habitué à sa présence, que s'il n'était plus là cette citadelle me semblerait un tombeau? Mais je suis fou, n'est-ce pas, de vous parler ainsi, poursuivit le vieillard en remarquant la surprise du jeune Mirabeau, je vous exprime là une amitié bien égoïste; aussi ne pensez pas que je la prenne pour guide. Dites ce que vous désirez de moi et je le ferai; je veux qu'il ne puisse jamais m'accuser de m'être ligué avec ses persécuteurs, et quand nous nous séparerons qu'il garde du moins de moi un bon souvenir.

André lui prit affectueusement la main.

— Eh bien! dit-il, consentez à écrire de suite à mon père, et permettez-moi de vous dicter cette lettre; je le connais, je sais quelles paroles pourront le toucher.

Le commandant sourit.

— Vous vous méfiez de moi, mon jeune ami, vous

avez tort; vous allez voir que l'amitié rend éloquent et que je saurai trouver sans vous des arguments qui pourront fléchir votre père.

Et prenant la plume il écrivit au marquis de Mirabeau une lettre d'un style simple mais plein de force et de raison, qu'il terminait ainsi :

« Toute la province sait, monsieur le marquis, que vous avez fixé l'élargissement de M. le comte de Mirabeau au rapport que je vous ferai de sa bonne conduite; il me suffira donc de vous faire part de ma profession de foi, puisqu'elle doit briser ses fers. Je suis persuadé que cette pièce produira tout son effet sur le cœur de l'*ami des hommes*, qui a donné de si excellentes leçons d'humanité. La grâce que je sollicite est en faveur d'un fils qui, par sa résignation à votre volonté, mérite tout le retour de tendresse d'un père respectable, que toute l'Europe révère.

» Recevez donc l'attestation la plus authentique que, depuis que M. le comte de Mirabeau est retenu au château d'If, il ne m'a jamais donné, ni à personne, le moindre sujet de plainte; qu'il s'est toujours parfaitement bien conduit, qu'il a soutenu avec toute la modération possible toutes les altercations que je lui ai quelquefois suscitées pour éprouver sa fougue, et qu'il emportera avec lui l'estime, l'amitié et la considération de toute la place (1). »

Lorsque le commandant Dallègre eut fini sa lettre, il la lut au jeune Mirabeau.

— Il n'y a là que la vérité, lui dit-il; mais certaines vérités simplement exprimées frappent mieux l'esprit et le cœur que la plus grande éloquence.

— Combien vous avez raison! dit André en remerciant avec effusion le bon commandant. Cette lettre est la raison, la sagesse et la bonté même, et si elle ne parvient pas à convaincre mon père, nous devons tous désespérer de le fléchir jamais; moi-même j'y renoncerais et je m'en retournerais tristement à Malte, en formant le désir que mon cher Gabriel s'échappe un jour de sa prison pour venir m'y rejoindre.

— Vous arrivez de Malte, mon jeune ami, reprit le commandant, vous avez obtenu un congé?

— Je me le suis donné, répliqua André en souriant, au risque d'être à la fois vertement réprimandé par mon père et par le grand commandeur de notre ordre.

— Le prince de Rohan, dit avec un empressement amical le commandant, je le connais, c'est un homme sévère et qui ne souffre pas qu'on viole la discipline; mais j'ai été assez heureux pour lui rendre, dans ma jeunesse, un service dont il se souvient, et si vous pensez que ma recommandation vous soit utile, je lui écrirai pour vous.

— Vous serez ainsi à la fois mon sauveur et celui de mon frère, s'écria André; car, en vérité, après m'être échappé pour accourir auprès de Gabriel pour le consoler, pour le délivrer si cela est possible, je ne sais

(1) Lettre authentique du commandant Dallègre au marquis de Mirabeau.

comment je m'en serais retourné à Malte ni comment j'y aurais été reçu sans votre intercession.

— Le motif qui vous a fait partir vous excuse; mais il ne serait pas suffisant pour vous faire pardonner une pareille faute de discipline. Allons, mon jeune ami, je prends votre équipée à cœur, et j'espère vous obtenir la grâce du grand maître. Seulement, répliqua le commandant, il faut me promettre de repartir aussitôt que vous aurez vu votre frère. Vous êtes tous les deux d'excellents cœurs, mais vous avez de bien mauvaises têtes.

— Je ferai tout ce que vous voudrez, dit André; je partirai ce soir même, s'il le faut, si je puis embrasser Gabriel et emporter la promesse que vous emploierez tout votre pouvoir à lui rendre la liberté!

— Je vous donne ma parole de vieux soldat que vous serez satisfait; et d'abord, allons voir le prisonnier, votre visite sera d'un heureux présage pour lui. Et ils se dirigèrent vers la chambre qu'occupait Mirabeau.

Les deux frères s'abordèrent en s'embrassant comme s'ils ne s'étaient pas encore vus, et le vieux commandant les regardait avec une douce émotion. Après un long entretien où ils échangèrent tous trois des paroles d'amitié et de dévouement, ils se dirent adieu, Mirabeau plein d'espérance de voir approcher le terme de sa captivité, le commandant à la fois triste de la pensée de le perdre et heureux de lui rendre service; quant au jeune chevalier, charmé d'avoir fait faire un pas à la délivrance de son frère, il partait insoucieux de sa propre destinée et s'en fiant au hasard, qui, disait-il, l'avait toujours tiré de tous les mauvais pas où son sang de Mirabeau l'avait jeté. Le commandant Dallègre, se fiant moins à cet heureux hasard, fit embarquer dès le lendemain le jeune chevalier sur un vaisseau qui partait pour Malte, et il lui remit pour le prince de Rohan des lettres qui lui obtinrent sa grâce.

XX.

Depuis que Mirabeau avait lu la demande de pardon et de liberté adressée en sa faveur à son père par le commandant, espérant une favorable issue à cette négociation, il trouva moins longs et moins douloureux ces tristes jours de prison qui se multipliaient pour lui, mais auxquels il pouvait enfin, dans sa pensée, assigner un terme. Se livrant à l'étude avec une quiétude d'esprit et une liberté d'imagination qu'il perdait parfois dans des heures d'abattement, mais que sa nature énergique lui rendait bien vite, il hâtait le temps par l'activité de son intelligence, et dans cet exercice de ses facultés il recouvrait cette gaieté franche, cet abandon bienveillant qui le rendaient cher à tous ceux qui l'entouraient. Mais après plusieurs mois d'attente trompée, cette sérénité, produite par une vive espérance, s'obscurcit par degrés et fit place à un profond découragement.

La lettre du commandant Dallègre était restée sans réponse ; le marquis de Mirabeau, ne pouvant justifier l'abus de la prolongation de sa tyrannie paternelle, prit le parti de garder le silence avec le vieux militaire, dont la rigoureuse et simple justice n'aurait admis ni sophismes passionnés ni prétextes, mais il s'expliqua sur le sort qu'il réservait à son fils avec ceux qui l'abandonnaient à son despotisme.

Mirabeau voyant se prolonger sa captivité, s'était de nouveau adressé à toutes les personnes de sa famille dont l'intercession pouvait toucher son père, il avait même écrit au marquis de Marignane (son beau-père) de solliciter sa liberté ; et le marquis, qui était un homme léger, mais point méchant, écrivit en sa faveur. Voici un fragment de la réponse que lui fit le marquis de Mirabeau :

« Non, car mon dessein est maintenant de l'éprouver tout de bon, et à ma manière ; il est où il doit être, au château d'If, et y sera longtemps ; en supposant un miracle, et qu'il se contint assez pour que le commandant à la fin réponde de sa sagesse et de sa repentance (nous avons vu que le miracle s'était opéré, mais il entraînait dans le système du marquis de n'en point parler), alors je le ferai passer dans quelque citadelle, où il aurait à vivre avec quelqu'un pour l'éprouver ; à supposer un autre miracle qui le fit sortir à bien de cette seconde épreuve, j'en tiendrais d'autres prête, et ainsi par degrés ; c'est tout ce que je puis de nouvelle patience à sa qualité de mari et de père, c'est là tout. »

Ainsi, quelle que fût la conduite du fils, la volonté du père était bien arrêtée, et elle se traduit d'une manière plus cruelle encore dans une phrase de la réponse qu'il fit alors au bailli. « Prends-y garde, lui écrivait celui-ci, on s'obstine à te croire un peu dur vis-à-vis des tiens ; ton fils, aux yeux du public, ne paraît coupable que de dettes ; et à dire vrai, la jeunesse a pris un étrange train à cet égard ; et si l'on enfermait tous les jeunes gens endettés, on ne verrait que des barbons par les rues. » Le marquis lui répondit : « Sois sûr qu'il file sa corde et finira dans peu par une clôture absolue sur laquelle je serai bien servi. »

C'était, comme nous le voyons, un parti pris, une résolution irrévocable de résister à toutes les voix qui s'élevaient pour défendre Mirabeau : à la voix de l'amitié comme à celle de la justice, même à celle de l'indifférence éveillée par la conviction du bon droit du prisonnier. Aux arguments de la vérité, le marquis opposait ceux de son autorité suprême ; et tandis qu'on lui demandait de toutes parts l'élargissement de son fils, il sollicitait et obtenait contre lui, du gouvernement, des lettres d'incarcération à vie.

Enfermé depuis un an au château d'If, désespérant d'en sortir, Mirabeau avait cessé de solliciter sa liberté ; il était tombé dans une torpeur morale qui paralysa ses forces et mina sa santé ; la vivacité de son esprit et l'ardeur de son sang semblèrent s'engourdir à

la fois, et bientôt il devint si sombre et si languissant que le bon commandant Dallègre craignit pour sa vie. Sans en prévenir le prisonnier, il fit part au marquis de Mirabeau des alarmes qu'il éprouvait, et le pressa avec instance d'adoucir enfin un châtiment qui compromettait les jours de son fils ; il lui peignait le triste spectacle de cette jeune et robuste organisation s'affaiblissant par degrés dans l'inaction d'une prison, de cette intelligence hardie repliée maintenant sur elle-même et prête à s'éteindre, de ce corps si vigoureux, où la vie surabondait, devenu à vingt-six ans lourd et infirme comme celui d'un vieillard, et menacé d'apoplexie faute d'air et de mouvement. C'est à cette époque que Mirabeau remarqua les symptômes d'une indisposition bizarre, dont il parle dans plusieurs de ses lettres : aussitôt que sa santé s'altérait, son épaisse chevelure, ondulante d'ordinaire sur son front en boucles naturelles, tombait alors, molle et sans vie, et inondait son visage de mèches longues et humides ; mais à peine ses forces revenaient-elles, que ses cheveux, se relevant comme une plante, se roulaient en anneaux et semblaient avoir recouvré une sorte de sève qui les ranimait.

Le prisonnier écrivit tous ces détails à la comtesse de Mirabeau, qui était toujours auprès du marquis. Il avait espéré émouvoir son cœur ; mais la jeune femme, comme le vieux père, traitait de charlatanisme ces plaintes du malheur. Cependant, importuné par les représentations du commandant Dallègre, craignant d'ailleurs que son jeune fils, toujours à Malte, ne tentât quelque nouveau coup de tête pour enlever son frère, l'*ami des hommes* se décida enfin à faire sortir Mirabeau du château d'If. Un autre motif encore le déterminait : sa belle-fille désirait vivement revenir à Aix, où l'attiraient toutes les séductions d'une société frivole, où elle pourrait jouir de son indépendance, de l'immense fortune de son père, et se livrer à tous les plaisirs d'un monde dont la captivité de Mirabeau lui facilitait l'accès ; mais, malgré les mœurs du temps, elle sentait que ce serait un scandale trop odieux si elle reprenait cette vie de luxe et de dissipation qui l'attendait à Aix, tandis que son mari, à peine à une distance de quelques lieues, languirait encore sur ce triste rocher, où ses jours s'épuisaient lentement dans toutes les privations. Afin de se débarrasser de ce voisinage importun, elle insista auprès de son beau-père pour obtenir, non la liberté, mais la translation de son mari. Et après avoir resté plusieurs mois sans lui écrire, elle lui annonça cette nouvelle dans quelques lignes froides et vagues qui glacèrent le cœur du prisonnier.

« Comme j'étais hier à solliciter votre père, il m'a dit qu'enfin je serais satisfaite ; et qu'en attendant que la tournure de vos affaires permit davantage, vous alliez être dans un lieu beaucoup plus convenable que le château d'If. En vain lui ai-je demandé le lieu que vous alliez habiter. »

XXI.

Tandis que Mirabeau recevait ce billet, qui lui apprenait un changement dans son sort, mais le laissait dans le doute sur l'avenir qui lui était réservé, le marquis répondait enfin au commandant Dallègre qu'il céda à ses instances et que, désarmé par son témoignage, il allait mettre un terme à la captivité de son fils. Il ajoutait qu'un homme qui avait toute sa confiance irait chercher le prisonnier au château d'If, pour le conduire au lieu de sa destination.

Le commandant Dallègre, plein de loyauté et de droiture d'esprit, vit dans ces paroles une promesse de grâce; mais quand il fit part de son espérance au prisonnier, celui-ci hocha tristement la tête : — Je vous quitte, dit-il, mais c'est pour une nouvelle prison; mieux encore eût valu rester ici, où l'on me plaignait et où j'étais aimé! — Ne vous alarmez pas ainsi, dit le bon commandant, demain nous saurons la vérité, demain M. Brémont, l'ami de votre père, vient briser vos fers; je l'interpellerais, et il faudra bien qu'il me dise, à moi, quel sort on vous destine!

Mirabeau fit ce soir-là ses préparatifs de départ, tristement, et non comme un homme qui prévoit sa délivrance, il n'entrevoit qu'un changement de malheur! Il donna ses livres et son portrait au commandant, distribua aux prisonniers les plus honnêtes et les plus malheureux ses hardes et quelque argent; pour la cantinière Mourette, pour cette jeune femme si gracieuse, si vive et si bonne, qui l'avait entouré de tant de soins et d'affection, il réserva sa montre d'or et quelques cravates en mousseline blanche, aux coins brodés, dont la jeune femme se fit des fichus. En recevant ces souvenirs, Mourette versa des larmes; et comme le prisonnier lui demandait si parmi ce qu'il possédait quelque objet encore pouvait lui être agréable : — Oui, monsieur le comte, répondit-elle avec recueillement, il en est un qui a adouci vos heures de captivité, qui les a fait passer plus rapides et moins douloureuses, et dont, malgré mon ignorance, j'ai bien remarqué le pouvoir; donnez-moi cet objet. Demain, en demandant que Dieu vous accompagne, je veux en faire un *ex-voto* à Notre-Dame de la Garde, cela vous portera bonheur! — Et quel est cet objet? demanda Mirabeau avec étonnement. — Cette vieille plume brisée, tachée d'encre, qui vous a rendu un long service, dit la cantinière; elle a tracé vos plaintes, vos douleurs, vos espérances, maintenant il faut qu'elle se repose; vous allez être heureux, vous n'aurez plus besoin d'elle; donnez-la-moi comme un souvenir! Mirabeau fut ému et surpris de cette touchante pensée venue à une femme du peuple, et trempant une dernière fois dans l'encre cette plume vieille et fidèle compagne de sa pensée, il traça sur un papier quelques lignes affectueuses qui constataient les services que Mourette lui avait rendus, et la reconnaissance qu'il lui vouait, puis

il remit à la jeune femme et la plume et l'écrivit qu'elle ne pouvait pas lire, mais qu'elle cacha sur son cœur qui en devinait le sens.

Le lendemain, dans la matinée, une barque élégamment pavoisée et couverte d'une tente à la manière des gondoles de Venise, s'arrêta au pied de la citadelle. Elle portait le sieur Brémont, qui venait réclamer Mirabeau au nom de son père. Ce Brémont, que le marquis avait désigné comme un de ses amis, n'était autre qu'un homme d'affaires que plusieurs nobles familles de Provence employaient dans certaines expéditions hasardées où l'intrigue et l'habileté devaient remplacer la justice. C'était un esprit subtil, rampant et obséquieux, admirablement rompu à son métier, et qu'un homme plein de droiture et de franchise comme le commandant Dallègre était incapable de pénétrer. En vain le questionna-t-il directement sur le sort réservé au prisonnier, il ne put en tirer que des réponses évasives, mais qu'il colorait de manière à les rendre satisfaisantes. — M. le comte de Mirabeau est libre, entièrement libre, disait-il avec urbanité; quant aux intentions définitives de son père, lui et moi nous ne les connaissons qu'à Aix, où une lettre de monsieur le marquis doit m'attendre; d'ici là, M. le comte voudra bien me donner sa parole de ne point me quitter, et je ferai tous mes efforts pour que ces quelques heures de tête-à-tête ne lui paraissent ni trop longues ni trop importunes. — C'est bien, murmura Mirabeau, qui devinait à demi cet homme, que ma destinée s'accomplisse! Et voulant hâter cette heure pénible des adieux, il fut au bon commandant Dallègre les bras tendus et l'embrassa avec émotion. — Adieu, mon fils, lui dit le vieux soldat en essuyant une larme, que mes bénédictions vous accompagnent! On pensera souvent à vous ici, on vous enverra des vœux; ne nous oubliez pas, et quand vous serez libre et heureux, venez revoir en visiteur ce triste rocher où vous avez tant souffert. — Où j'ai aussi passé de douces heures, dit Mirabeau; car ici j'ai connu l'homme le plus brave, le plus vertueux et le meilleur de la terre.

— Vous m'avez laissé votre portrait, reprit le commandant, merci, je le garderai toute ma vie; mais je veux aussi que vous emportiez un souvenir de moi : un vieux soldat n'a à donner que des armes; tenez, prenez ces pistolets qui m'ont suivi dans bien des campagnes; j'espère, ajouta-t-il, que M. Brémont ne désapprouvera pas que vous les acceptiez. — Je vous répète, dit M. Brémont, que M. le comte de Mirabeau est absolument libre, je suis ici non comme son gardien, mais comme l'ami de son père. Ces dernières paroles réjouirent le bon commandant, et rendirent quelque espérance à Mirabeau. Il embrassa de nouveau son vieil ami, et se dirigea vers la barque qui l'attendait, en saluant du geste et de la voix les employés de la citadelle et les prisonniers qui s'étaient réunis sur le rivage pour lui dire adieu. Parmi les personnes qui l'escortaient, il fut surpris de ne point apercevoir Mou-

rette; il la chercha quelques instants du regard, mais en vain, et ce fut avec une sorte de regret qu'il s'élança dans le bateau, dont d'habiles rameurs dirigèrent la course vers Marseille; comme ils allaient entrer dans le port, ils virent venir à eux une petite barque à demi cachée derrière une des excavations d'un grand rocher dont la base se baigne dans la mer, et dont le sommet est couronné par la chapelle de Notre-Dame de la Garde. Mirabeau reconnut aussitôt la barque de Mourette, que la jeune femme conduisait elle-même, et qui toucha bientôt à celle qui le portait; la cantinière était vêtue de ses atours du dimanche; elle avait sur son sein un des fichus que lui avait donnés Mirabeau, et portait à sa ceinture sa montre d'or; mais malgré les soins qu'elle avait mis à sa toilette, on voyait qu'elle était triste et qu'elle avait pleuré. Elle prit d'une main un charmant panier formé avec de fines nattes des colonies, et rempli des plus beaux fruits, et l'offrant au prisonnier :

— Pardonnez-moi, monsieur le comte, dit-elle avec une sorte de timidité qui ne lui était pas naturelle, j'ai voulu vous revoir encore et vous présenter ces fruits que j'ai cueillis moi-même ce matin à la petite bastide de ma mère; et maintenant, adieu, monsieur le comte, je vais prier pour que votre voyage soit heureux. Et de son autre main elle lui montra un petit tableau en velours noir, sur lequel on avait fixé le cœur d'or que la jeune femme portait d'ordinaire à son cou, et au-dessous la vieille plume que Mirabeau lui avait donnée. Ces objets mis sous verre étaient entourés d'un petit cadre doré; c'était l'ex-voto destiné à Notre-Dame de la Garde. Mirabeau pressa la main de la cantinière et la remercia avec effusion. — Adieu, adieu, répéta-t-elle d'une voix émue, n'oubliez pas la pauvre Mourette! Et reprenant les rames, elle tourna vers le midi et disparut de nouveau derrière les rochers où elle s'était cachée; mais cette fois elle aborda sur le rivage escarpé: et comme Mirabeau entraînait dans le port en tenant toujours ses regards attachés vers la direction qu'elle avait suivie, il l'aperçut qui gravissait le sentier tortueux creusé dans les flancs de la montagne où s'élevait la chapelle. Sa jupe rouge flottait agitée par le vent, et dessinait sa taille charmante sur le fond gris du rocher. Le bras tendu, elle agita longtemps son mouchoir du côté de Marseille; c'était un dernier adieu au prisonnier qu'elle ne pouvait plus distinguer, mais qui, pensait-elle, devait l'apercevoir encore debout sur ces hauteurs. En effet, Mirabeau la suivit du regard jusqu'à ce que la barque, engagée au milieu du labyrinthe des vaisseaux qui encombraient le port, cessa de dominer l'horizon. En cet instant Mourette entraînait dans la chapelle.

Madame LOUISE COLET.

(La suite au numéro prochain.)

LA MINE D'IVOIRE.

(SUITE.)

Ce jour-là, le voyage se fit moitié sur terre, moitié sur mer; il fut rude, et les traîneaux avançaient difficilement. Les chiens avaient les pattes enveloppées, ainsi que les autres parties délicates de leur corps, précaution qui, tout en les préservant du froid, les rendait infiniment moins agiles. Ordinairement, sur une surface unie, on n'a pas grand mal à diriger un attelage de chiens quand celui qui marche en tête est de bonne race et bien dressé. C'est là un point essentiel, sans lequel il est impossible de marcher droit. Chaque fois que les chiens sont sur la trace d'un ours, d'un renard ou d'un gibier quelconque, leur instinct chasseur l'emporte, ils s'élancent avec ardeur et se mettent en chasse malgré les efforts de celui qui les conduit. Mais, quand le premier chien est un fin éclaireur, il prend une direction tout opposée, il flaire et quête comme s'il était sur une piste nouvelle, et si son jeu réussit tout l'attelage se lance à sa suite et continue ainsi la bonne route.

Sakalar, qui toujours tenait la tête de l'expédition, se trouvait vers le milieu du jour assez avancé sur la mer, au bas d'une haute montagne de glace, quand il vit ses chiens hâter tout à coup leur allure sans quitter néanmoins la bonne voie. Il les laissa faire; bien qu'il prévît le but de ce redoublement d'ardeur. Ils montèrent avec une effroyable rapidité le versant de la montagne et en atteignirent bientôt le sommet. Les aspérités de la glace y présentaient des difficultés extrêmes, le traîneau ne pouvait plus avancer, et les efforts de l'équipage faisant rompre le harnais, la meute se précipita et descendit le versant opposé avec la rapidité de la flèche. Sakalar avait évité la chute en sautant immédiatement à terre. Resté seul à côté de la narta renversée, il eut un moment d'anxiété profonde, car il craignait que cet accident ne devînt un empêchement capital à la réussite de l'entreprise; mais, reprenant aussitôt son sang-froid, il saisit son fusil, prit la trace des chiens, déjà hors de vue, et, monté sur ses longs patins de chasseur, il fut en un clin d'œil au bas de la montagne, où un mur de glace vint arrêter sa course. Il se retourna alors pour voir ses compagnons, mais il en était à une distance beaucoup trop considérable. Afin de se reconnaître, il grimpa le mieux qu'il put sur le monticule qui lui barrait le passage. Arrivé au sommet, il trouva une espèce de bassin circulaire d'une certaine étendue, où la glace était mince et baignait même dans l'eau.

Il allait redescendre, lorsqu'il vit quelque chose remuer; il se tint alors immobile; sa passion pour la chasse venait de reprendre tout son empire. Avec plus d'attention, il reconnut la tanière de neige d'un ours

immense. C'était une espèce de caverne formée par la chute de deux pans de glace appuyés l'un contre l'autre, faisant une espèce de galerie à double issue. L'ours était parvenu à se conserver ces deux ouvertures en brisant la glace à mesure qu'elle s'y formait. Caché sous cette hutte, le rusé glouton reposait tranquillement allongé sur son lit de glace. Nul ne pouvait dire s'il était là depuis longtemps; mais, au moment où Sakalar se baissait pour examiner le repaire, un phoque vint respirer à la surface et s'étendre tout à côté de son redoutable voisin. Aussitôt une griffe puissante s'allongea à travers le trou de la tanière, et le pauvre phoque fut tué du coup. Un naturaliste eût admiré sans doute l'adresse intelligente de la lourde bête, puis aurait continué son chemin; mais le chasseur sibérien ne s'arrêta point à une pensée aussi philosophique, et, dès que l'animal sortit pour saisir sa proie, une balle sûre et inexorable l'étendit roide mort.

Sakalar, après cette victoire, se mit à la recherche de ses compagnons, dont l'aide lui était indispensable pour profiter de ce nouveau butin. Il interrogeait donc tous les points de l'horizon, quand des hurlements plaintifs vinrent frapper son oreille. Il y porta ses pas, et se trouva au bout d'un quart d'heure à l'entrée d'un étroit passage formé par deux glaçons. C'est là que les harnais et le timon s'étaient accrochés, et que les chiens, arrêtés dans leur course folle, hurlaient d'impatience et de rage. Sakalar prit la bride échappée de ses mains l'instant d'avant, il dégagea ensuite les chiens et parvint non sans peine à les amener au lieu où gisait son gibier; puis, après s'être emparé des cadavres déjà gelés de l'ours et du phoque, il rejoignit ses compagnons.

Pendant plusieurs jours, ils eurent à surmonter les mêmes difficultés, jusqu'à ce qu'ils furent arrivés à la *sayba*, où l'été précédent des vivres avaient été déposés par eux. Tout y était intact, et, comme il y avait beaucoup de bois en cet endroit, ils s'y arrêtèrent pour faire reposer les chiens et recharger les traîneaux. Désormais la caravane allait quitter tout à fait la terre ferme pour se lancer au nord-est sur les glaces de la mer du pôle.

V.

SUR LA GLACE.

Malgré le feu que les voyageurs entretenaient sur leur plaque de fer au milieu de la tente, le froid était devenu intolérable. On était vers la fin de décembre; le vent soufflait du nord avec une si terrible violence, qu'ils étaient souvent obligés de faire au milieu de la nuit une course active sur la neige pour entretenir la circulation dans leurs membres. Le surlendemain, tout fut prêt pour le départ; le soleil était venu le matin dorer les bords de l'horizon et promettre de meilleurs jours. Devant eux se dressait un mur de glace, en quelque sorte insurmontable, mais qu'il fallait pourtant

franchir. Les chiens, refaits de leur fatigue par deux jours de repos, s'élancèrent vigoureusement sur cette montagne et parvinrent à en atteindre le sommet. L'obstacle vaincu, une plaine immense s'étendait sous leurs pieds à perte de vue; les traîneaux y glissèrent rapidement, et la fin du jour les trouva à trente milles du rivage, dans une vallée de glace où ils résolurent de camper.

C'était un singulier lieu : de toutes parts des montagnes de glace, peut-être aussi vieilles que le monde, élevaient jusqu'aux cieux leurs cimes menaçantes, semblables à d'immenses pains de sucre, appuyant sans doute leurs bases sur le sable de l'océan. Là, l'imagination faisait prendre à la nature les formes les plus fantastiques : villes aux palais d'albâtre, colonnades en ruine, galeries interminables, cônes renversés, pyramides de toutes les hauteurs, lacs transparents et vallées profondes venaient à chaque pas renouveler la magie du tableau, et, par une illusion d'optique spéciale au climat, l'horizon ne montrait que prairies verdoyantes et mers en mouvement. Cette halte fit prendre aux voyageurs un repos utile, qui les prépara à la rude étape du lendemain, la recherche de la terre ferme.

Çà et là on rencontrait des traces de renards et d'ours, mais pas un animal ne se laissait voir. La route cependant changeait d'aspect : à mesure qu'on s'avancait au nord, les glaces flottantes se rejoignaient et se soudaient pour former de nouvelles plaines, tandis que des môles de glaçons s'élevaient de tous côtés et rendaient la traversée de plus en plus pénible. Vers la fin du jour, la caravane arriva sur le bord d'un vaste marais dont la surface humide indiquait assez qu'il était de date récente. Un bâton enfoncé dans cette mince croûte de glace la traversa d'outre en outre. Le seul moyen de salut sur une aussi dangereuse surface ne consistait donc plus que dans la rapidité de la course.

A un signal donné, les chiens, rangés de front, furent lancés de toute la vigueur de leurs jarrets. Ils volèrent plutôt qu'ils ne coururent, et ce fut ce qui les sauva tous; car, à mesure qu'ils avançaient, la glace craquait de tous côtés sous le poids des nartas. Dès qu'on eut atteint la glace solide la caravane s'arrêta, et chacun, rendant grâce au ciel du plus profond de son cœur, se mit en devoir de dresser le camp pour passer la nuit.

Mais l'atmosphère avait changé : ce que dans ces régions on appelle le vent chaud, avait soufflé tout le jour, et le soir, un ouragan s'éleva rapidement dans l'air. Au moment où les voyageurs fumaient après leur souper, ils sentirent la glace trembler sous leurs pieds; des bruits sourds et lugubres vinrent frapper leurs oreilles et leur apprendre que la mer se rompait de toutes parts. Leur camp, établi sur un monticule élevé formé par d'énormes glaçons, les laissait en sûreté pour l'instant. Mais ils entendaient autour d'eux

l'eau se précipiter avec fureur. La mer Glaciale était dans un de ses accès de rage. Les mers du pôle ne se prennent jamais complètement; il y a toujours, de fait, une véritable mer avec des banquises flottantes. Quand l'ouragan souffle, ces espaces non gelés subissent de terribles convulsions; leurs vagues puissantes et leurs montagnes de glace viennent se heurter contre les plateaux solides et les briser le plus souvent.

C'est ce qui arrivait alors. Vers minuit, nos voyageurs, plongés dans une horrible angoisse, sentirent flotter leur vaste banquise; les oscillations en étaient effrayantes. Sakalar seul conservait son sang-froid. Les hommes de Nijnéi-Kolimsk se désespéraient, s'arrachaient les cheveux et criaient qu'on les avait inhumainement conduits à une mort certaine; Kolina, agenouillée et les mains jointes, priait avec ferveur, tandis qu'Ivan se reprochait amèrement d'être la cause des tortures de tous. Leur île de glace recevait d'épouvantables chocs des autres masses flottantes. Tantôt elle restait dans son premier niveau, tantôt la surface, formant avec la mer un angle de près de quarante-cinq degrés, semblait sur le point de se retourner tout à fait. Chacun, ayant recommandé son âme à Dieu, attendait son sort en silence, quand un choc soudain, plus violent que les autres, les renversa tous. Ce fut le dernier.

La tourmente se calma, le vent s'apaisa, la neige commença à tomber en flocons serrés, l'immense plaine de glace reprit sa physionomie tranquille et monotone, et le froid, en venant souder de nouveau ses débris, fit bientôt oublier le danger passé. Cependant les hommes de Nijnéi-Kolimsk insistaient pour le retour; mais Sakalar fut inébranlable, et malgré la fatigue d'une pareille nuit, il donna au point du jour le signal du départ. La route était affreuse et presque impraticable; heureusement, les traîneaux étaient solidement construits et revêtus de lames de baleine capables de résister à toutes les aspérités du chemin. Les chiens marchèrent tout le jour sans que pourtant on avançât bien vite. La nuit venue, on s'arrêta : la nature avait recouvré son calme solennel, et le soleil trouva les voyageurs encore endormis.

Il leur fallait maintenant pénétrer dans un labyrinthe de *toroses* ou montagnes de glaces se succédant sans cesse; mais rien ne pouvait arrêter leur ardeur. Les ours faisaient de ces lieux leur domaine privé et les loups venaient chaque nuit rôder autour du camp, attendant le moment d'y glaner quelque débris. La route réclamait les précautions les plus grandes pour empêcher que les traîneaux ne se renversassent; néanmoins, tous les yeux interrogeaient l'horizon, la pensée dominante de chacun était la rencontre des ours. Dans l'après-midi, ils pénétrèrent dans une étroite vallée de glace pleine de neige, où les chiens enfonçaient et pouvaient à peine avancer. A ce moment deux ours blancs d'une taille énorme leur barrèrent le passage; les chiens se jetèrent au-devant de l'ennemi; mais,

sur ce terrain mouvant, leur impétuosité ordinaire se trouvait paralysée. Les chasseurs étaient sur leurs gardes; les ours marchèrent droit sur eux, on eût dit que la faim aiguillonnait leur férocité. Sans perdre une minute, Sakalar et Ivan choisirent chacun leur adversaire. Ils tirèrent en même temps et chacune de leurs balles alla frapper son but. L'ours de Sakalar battit en retraite et prit la fuite, mais l'ours d'Ivan s'avança furieux sur son agresseur. Celui-ci, immobile et la hache levée, l'attendit de pied ferme; mais en lui assenant sur le museau un coup du terrible tranchant, il glissa, et le monstre, sautant sur lui, l'étreignit dans ses griffes puissantes. Kolina poussa un cri déchirant. Sakalar, qui s'était mis à la poursuite de l'ours qu'il venait de blesser, était trop loin pour secourir son ami; heureusement les hommes de Kolimsk, accourus aussitôt, se précipitèrent à l'aide d'Ivan. Deux d'entre eux firent feu sur l'animal et le troisième le frappa d'un coup de pique. L'ours abandonna alors son premier antagoniste pour faire tête à ses nouveaux ennemis. La partie pour ceux-ci devenait moins inégale, et en moins d'une demi-heure, le magasin aux provisions reçut un supplément de viande et de fourrure.

Cependant si les vivres s'augmentaient, le bois s'épuisait rapidement, et il fallait plus que jamais l'épargner pour la cuisine. Une fois ou deux on tira parti d'un arbre pris dans les glaces, mais il n'y avait plus guère à compter pour l'instant que sur le calorique de la lampe et la chaleur animale de six personnes entassées dans une étroite hutte.

Au bout de six jours on toucha la terre, c'était une petite île avec une baie où beaucoup de bois était venu échouer. Sakalar était dans l'enchantement : il était bien sur la véritable route, il reconnaissait son chemin d'autrefois. On fit une joyeuse halte, on alluma un feu splendide, et la caravane entière se permit cette fois un verre de rhum, précieuse liqueur dont on était d'autant plus avare qu'elle est plutôt propre à faire sentir le froid qu'à l'éloigner du corps.

Les chasseurs percèrent un trou dans la glace dans l'espoir d'y prendre quelques phoques. Ils n'en purent saisir qu'un pour récompenser leurs efforts; mais ce poisson et une nouvelle provision de bois vinrent remplir sur les traîneaux la place devenue vide par la consommation quotidienne des chiens. Toutefois, si agréable que parût l'île, on reconnut bien vite qu'elle était infestée d'ours. Aussi la chasse fut belle : cinq ours et onze renards tombèrent atteints par les balles, ce qui n'empêcha pas qu'il fallut toute la nuit entretenir de grands feux pour éloigner ceux qui restaient.

Chargée de ce supplément de vivres, l'expédition se remit en marche avec une énergie nouvelle; mais à mesure qu'on avançait vers le pôle on avançait aussi vers une mer plus profonde et la glace présentait là des dangers sans nombre : larges crevasses, montagnes et abîmes, rien n'y manquait, si ce n'est le gi-

bier. On gagnait peu de terrain, tantôt il fallait prendre de longs circuits, tantôt passer sur des ponts de glaçons qu'on était obligé de construire pour passer d'un bord à l'autre d'une fente béante. Et puis le froid augmentait; le soleil, qui se montrait plusieurs heures de suite, semblait refroidir encore l'atmosphère, ainsi qu'il arrive d'ordinaire dans les contrées hyperboréennes.

Enfin, après vingt jours d'horribles fatigues, la terre promise se montra à l'horizon. On ranima l'ardeur des attelages, car les provisions touchaient à leur fin et il fallait se hâter d'arriver. A ce moment, nos aventuriers se trouvaient réunis sur le sommet d'une haute montagne de glace. Devant eux se dressaient les pics de la Nouvelle-Sibérie; à droite s'ouvrait une mer immense, et à leurs pieds, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, s'allongeait un étroit canal dont l'eau rapide charriait d'énormes glaçons que la violence du courant empêchait de se lier en masse compacte.

Chacun regardait avec stupeur ce paysage désolé; mais Sakalar, sans s'inquiéter autrement, gouverna droit sur l'embouchure du canal, qu'il remonta jusqu'à ce qu'il eut trouvé ce qu'il cherchait, c'est-à-dire une table de glace assez large pour porter toute la caravane, et à peu près détachée des autres glaçons, de manière à former une espèce de presque île flottante. Quand les traîneaux et tout le monde furent montés sur ce vaste glaçon, les hommes brisèrent avec leur haches l'isthme qui le retenait au rivage, et se laissèrent descendre vers la mer. Ce radeau de nouvelle espèce se mit à tourner plusieurs fois sur lui-même, puis il finit par prendre le courant. Les traîneaux et les chiens étaient placés au centre, et les cinq hommes, debout sur le bord, le dirigeaient de leur mieux avec leurs piques de chasse.

Au bout de quelques minutes, la rapidité de l'eau l'entraînant avec violence, le faisait heurter continuellement à d'autres masses plus considérables encore. Les hommes de Kolimsk se crurent perdus quand ils se virent entraînés vers cet océan sans bornes qui hurle et s'agite perpétuellement autour du pôle arctique; mais l'intrépide Sakalar, les dominant de la voix et du geste, leur commanda d'être fermes à leurs postes. L'étrange embarcation, dont l'équilibre n'était pas toujours parfait, finit par descendre tranquillement et se trouva bientôt abritée sous une immense voûte de glace le long de laquelle un contre-courant lui fit remonter le canal. Quelques minutes plus tard, on atteignit enfin le rivage tant désiré.

La route était bien rude, et les difficultés croissaient à mesure qu'on approchait de la terre; mais chacun voyait devant soi la fin de ses travaux et chacun travaillait vigoureusement. Les chiens semblaient sentir la terre ou au moins quelque trace de gibier, car ils poussaient de joyeux aboiements. Une heure avant d'arriver, les voyageurs se trouvèrent sur le bord d'un

vaste précipice, qu'ils tournèrent, puis une étroite vallée s'ouvrit devant eux, avec une rivière au fond, gelée d'un bord à l'autre et couverte de neige.

— Voilà la mine d'ivoire! dit tout bas Sakalar à Ivan, qui le remercia d'un regard plein de reconnaissance.

VI.

LA MINE D'IVOIRE.

Le but de ce voyage, si périlleux et si nouveau, qui dans les circonstances les plus favorables devait nécessairement rapporter plus d'honneur que de profit, était donc enfin atteint: mais le succès de l'aventure était encore douteux. La rigueur de la saison empêchait de se livrer à la recherche de l'ivoire fossile, et le premier soin sérieux dont on eut à s'occuper était la construction d'une habitation pour l'hiver. Heureusement qu'il y avait en ce lieu ample provision de morceaux de bois et de troncs d'arbres, les uns à moitié pourris, les autres encore verts, semés sur le rivage où ils avaient été amenés par la rivière, les courants ou les vagues. On en trouva aussi une pile régulière laissée par quelques-uns de ces nomades prévoyants de la Nouvelle-Sibérie, qui vivent dans la neige comme les Esquimaux. Sous cette pile était une grande quantité de poissons gelés, dont nos gens affamés s'emparèrent sans cérémonie. Du reste, Sakalar et Ivan avaient l'intention formelle de remplacer les provisions dans le courant de l'été. Les bois servirent de fondation à la hutte qu'on allait élever; mais la neige et la glace entrèrent pour la plus grande partie dans les matériaux de l'édifice. Quand la cabane fut terminée, la masse de la construction devint si dure et si compacte, elle fut si bien tapissée de peaux d'ours et autres fourrures qu'une grosse lampe suffisait pour y entretenir la chaleur la nuit et le jour. La cuisine se faisait dans un petit appentis élevé contre l'un des murs. On laissa les chiens s'organiser à leur guise: ils se blottirent dans la neige, tout près de la hutte, et ils purent se reposer là tranquillement de leurs dernières fatigues, n'ayant rien à faire sur une terre dont on ignorait encore les ressources.

Dès que les travaux les plus indispensables et les plus pressants furent achevés, on se mit à préparer des trappes pour les renards et d'autres engins de chasse. On fit un trou dont la glace de la baie, où les hommes de Kolimsk s'établirent en permanence pour y attendre les phoques. Ils parvinrent à en prendre un ou deux, mais les poissons ne se montraient pas. Après deux jours de repos, Sakalar et Ivan choisirent leurs meilleurs chiens et se mirent en chasse. Ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que cette latitude extrême est encore fréquentée par le grand ours blanc. Ils en tuèrent plusieurs, qu'à l'aide des chiens ils traînèrent jusqu'à la hutte.

(Extrait de la Bibliothèque des chemins de fer.)

(La suite au prochain numéro.)

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE-LYRIQUE : *Schahabaham II*, opéra-bouffe en un acte, paroles de MM. Michel Carré et de Leuven, musique de M. Eugène Gautier.

Voici un petit acte d'une grande gaieté et qui a été fort applaudi par le public du boulevard, heureux de rire à cette farce, comme il est heureux de pleurer à quelque gros mélodrame. La scène se passe dans l'intérieur d'un sérail, dont la sultane favorite est une ancienne ingénue d'un de nos théâtres de la banlieue. Deux anciens confrères de la petite actrice sont devenus l'un astrologue, l'autre maître de danse du pacha. Ils sont surpris courant après leur sœur en cabotinage par les gardiens du sérail. Valentin, le maître de danse, est épris de l'ancienne ingénue, devenue sultane. Le pacha ne badine pas : il condamne à mort Valentin, qui s'est introduit dans son harem. L'astrologue, pour sauver son ami Valentin, persuade au pacha que, par une conjonction d'astres, sa propre vie se trouve liée à celle du jeune amoureux : à l'aide d'un télescope et d'un long discours, il lui montre et lui persuade l'association de son étoile à celle du condamné. Le pacha croit à la parole du savant comme à celle de Mahomet ; aussitôt il change de procédés à l'égard de Valentin : de la colère il passe aux soins les plus délicats. Il fait asseoir Valentin à sa table, le cajole, l'encense et le comble de présents ; puis dans un moment d'expansion il laisse échapper qu'il va le soir même jeter le mouchoir à Olivette, la petite ingénue. Valentin est désespéré intérieurement ; mais il profite de son influence sur le pacha pour le tromper, faire ses malles avec Olivette et l'enlever à la barbe du sérail.

Cette bouffonnerie a parfaitement réussi. Elle a fourni à M. Eugène Gautier des motifs de charmante et vive musique.

La pièce est chantée et jouée avec un ensemble des plus satisfaisants.

*** *Tout est bien qui finit bien.* Mademoiselle Sophie Cruvelli est retrouvée et nous sera bientôt rendue. Le *Courrier de Strasbourg* du 3 novembre s'exprimait en ces termes : « Mademoiselle Cruvelli, la célèbre fugitive du grand Opéra de Paris, assistait hier soir à la représentation du théâtre de Strasbourg dans la loge de l'hôtel de Paris. Mademoiselle Cruvelli est de passage dans notre ville et retourne à Paris. » En effet, la cantatrice n'a pas tardé à reprendre le chemin de la capitale, et dans la *Patrie* de mardi soir, 7 novembre, on lisait ce qui suit : « C'est par suite d'un malentendu regrettable que l'absence de mademoiselle Cruvelli a fait manquer une représentation de l'Opéra, la per- » sonne chargée de prévenir l'administration de son » départ ne s'étant pas acquittée de sa commission. Ma-

» demoiselle Cruvelli, effrayée du fâcheux effet qui » s'en était suivi, n'avait pas osé jusqu'ici reparaitre » devant le public. Comprenant aujourd'hui combien » la prolongation de son absence pourrait aggraver » ses torts involontaires, elle a demandé et obtenu » l'autorisation de reprendre immédiatement son ser- » vice à l'Opéra. »

*** C'était une mission difficile et hardie que celle de succéder à Bataille dans le rôle du czar Pierre de *l'Étoile du Nord*. Cependant, l'excellent artiste ayant éprouvé le besoin d'un repos auquel la saison oblige plus d'un chanteur, Faure s'est chargé de le remplacer, et il l'a fait avec un talent qui justifie pleinement son courage. Faure a eu le bon esprit de suivre en tout point son modèle, sans rien changer à la physionomie du rôle ni aux intentions des auteurs. Les changements qu'il introduit dans la partie musicale sont de peu d'importance, et, du reste, il chante avec une fraîcheur de voix, une jeunesse de verve, qui dès la première soirée, lui ont valu le plus brillant succès : voilà huit jours déjà que ce succès se prolonge et s'augmente. Le théâtre de l'Opéra-Comique est bien heureux de posséder deux artistes capables de remplir alternativement un rôle tel que celui de Pierre dans un ouvrage dont la vogue prodigieuse est si loin de s'épuiser.

Le temps et l'espace nous manquent aujourd'hui pour rendre compte du grand drame de M. Dumas la *Conscience*, qui obtient un immense succès à l'Odéon. Au prochain numéro notre analyse.

LÉOPOLD DANJEAU.

Veut-on occuper et amuser un enfant ? On ne peut lui donner rien de mieux que le *ROI DES ALBUMS*. C'est un recueil qui contient un nombre incroyable de dessins reliés entre eux par un texte fait pour intéresser les jeunes lecteurs. Cet album est un tour de force de bon marché : il représente trois et quatre fois la valeur que l'éditeur lui a donnée. Son prix est de 8 fr. broché, et 40 fr. cartonné. — Nous avons obtenu que, pour les abonnés des *Modes parisiennes*, ce prix soit réduit à 6 fr. broché, et 8 fr. cartonné.

Madame Cavé a fait exécuter des modèles pour son cours de dessin sans maître ; il en existe deux cahiers composés chacun de 20 feuilles. Avec ces cahiers, on peut conduire un élève depuis le premier point de départ jusqu'au dessin d'après nature. Ils ne sont point indispensables à la méthode ; mais, étant choisis et exécutés dans les idées de l'auteur, ils sont préférables aux autres modèles. Ils sont, du reste, aussi bon marché que tous les autres, puisque le prix de chaque cahier n'est que de 40 fr. On les vend au bureau du journal, rue Bergère, 20.

Paris. — Typographie PLON frères, rue Garancière, 8.